

**RÉMY RICHAT**

# **VOYAGE EN ARDÈCHE**



**ÉDITIONS LE PÈLERIN**

COLLECTION "ARCHIVES FAMILIALES"

NO 13

Rémy Rochat

VOYAGE EN ARDECHE

1972

EDITIONS LE PELERIN

1999



### Voyage en Ardèche

Curieux voyage. Où je pris conscience plus que partout ailleurs que je fus trop âgé pour mes potes. Si l'on s'entendait à l'école, où le retour chez soi chaque fin de journée, permettait de résoudre bien des problèmes, ici des tensions naissaient que rien n'aurait pu atténuer. Il fallait faire avec. Et comme j'étais quasi seul dans mon cas, hormis deux autres dont le pouvoir d'adaptation était supérieur, je devais me plier. Ce que je fis.

Restait le pays. Ce pays de pierre plus que de terre. Rude pays où l'on se demande comment les gens qui y vivent y gagnent leur vie. Dans la campagne surtout. Agriculture moribonde ou de si peu de rendement qu'elle ne saurait nourrir une famille que dans certains cas.

On a vu plus haut des landes, des landes interminables et émouvantes. De ces espaces incultes dont on n'a pas l'habitude. Chez nous tout doit être cultivé. Ici restent des espaces énormes où il n'y a rien qu'une végétation maigrichonne, sauvage, superbe en un certain sens.

Les hommes reviendront-ils ? Ils ne reviendront pas. Ils seront allés à plus de confort et de gain. Ils auront délaissé la terre des aïeux où leur maison croulera un jour, parce que le toit ne sera pas réparé.

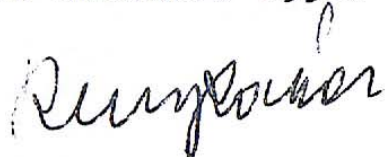
Un autre que moi, j'y pense, n'était pas trop à son aise, le doyen, figure même du crucifié, sans sourire, jamais, comme si quelque peine secrète l'avait rongé. Ce qui put être vrai. On racontait des choses. Et puis sait-on vraiment ce qu'est la vie, à cet âge-là ? On juge tout depuis l'aube de ses vingt ans. Ce qu'on projette sur le futur a vingt

ans. On n'imagine pas les peines secrètes jaillies de cinquante ans d'âge, ou plus, ces doutes jetés sur sa carcasse où des éléments importants déjà partent en compte. Et puis la famille, les enfants, toutes ces choses qui ne vont pas. Et puis le pognon, on est en manque permanent, et l'on a beau se tourner de tous les côtés, on ne voit pas la manière de remplir sa crusille!

Une petite fille heureusement a pour moi sauvé la partie. Vous la reconnaîtrez. Elle n'est pas forcément jolie. Mais elle est mignonne, mais elle est féminine jusqu'au bout des doigts. C'est une fée à certains égards et je lui en témoigne beaucoup de reconnaissance quelque trente ans plus tard. Je ne l'ai pas revue. Peut-être a-t-elle changé. Peut-être est-elle devenue dame alors que moi, je suis resté enfant. Et que j'aime au-delà de tout raconter des histoires qui sont sans importance. C'est un peu comme des rêves que l'on ferait, où les personnages vont et viennent dans un désordre complet, où ils disparaissent pour réapparaître tout aussitôt. Un rêve même pas douloureux. Plutôt étrange et où se retrouvent des choses et des gens et des situations que l'on avait cru disparus pour toujours.

Et voilà, c'est déjà fini. Et l'on n'en parle plus, jamais!

Les Charbonnières, en décembre 1998:





JOURNAL COURSE ECOLE NORMALE DE LAUSANNE

En Archèche - du 28 août au 1er sept.

1972 -

Départ de Lausanne à sept heures et quelque. Arrêt à Annecy où j'ai cherché à retrouver les paysages vus dans le film: "Le genoux de Claire". Paysages que je n'ai pas oubliés avec le lac et les montagnes, un coin superbe, mais hélas aujourd'hui trop brumeux pour que l'on s'y retrouve.

Avec notre bus, poursuite sur Valence et puis sur Vals-les-Bains où nous sommes maintenant. L'Ardèche, pays sec, pauvre, des collines rocheuses, buissonneuses et improductives. Un pays cependant qui me plaît à cause de ce côté rebelle et sauvage et pas fait pour les demi-portions.

Oui, c'est un pays dur, un pays de pierre, avec des murs de pierre, des maisons de pierre parmi des champs jaunis.

Il s'est pourtant mis à pleuvoir alors que nous pénétrions dans ces régions semi-désertiques. Mais pas assez. Car il n'a pas plu depuis juin, et c'est une bonne semaine de pluie drue qu'il faudrait pour vraiment rafraîchir la terre et réalimenter les sources.

Le soir nous soupions dans un petit restaurant de la ville. Nous sommes casés à l'arrière, dans une chambre familiale. Probablement à cause des têtes que nous avons! Les Suisses! Et encore, tout jeunets.

Il y a du vin sur la table, plus léger qu'épais, t'en bois cinq litres et c'est tout juste si tu sens un peu de mou dans les guibolles. Je suis installé entre Denise et Agnès.

Denise, ce n'est, et de loin, pas la plus jolie de la classe. Et pourtant après elle



courent la plupart des élèves de la volée, moi y compris. Physiquement même pas encore bien formée, avec des seins petits, mais alors des jambes superbes. En tout un corps de femme dont on peut rêver la nuit, que l'on glisserait volontiers dans la tiédeur de son lit. Le visage commun, mais avec des cheveux d'or pour l'encadrer comme j'en ai rarement vus. De toute beauté. On aimerait Denise rien que pour ses cheveux. Et ses jambes!

Agnès, quoique plus jolie, m'est relativement indifférente. Je n'arriverais jamais à la percer, si peu que ce soit.

Après ce souper, nous sommes allés au casino. Certains dansent comme des fous sur une musique de rock. Ils veulent s'amuser, que diable! La soirée a commencé par des disques, elle se poursuit par un orchestre. J'invite Denise et ne la serre pas aussi fort que je le voudrais, toute chaude entre mes bras. Un corps de femme chaud, mou, tout plein de formes que l'on aime sentir contre soi.

Je souhaiterais être hors d'ici avec elle, avec du pognon plein les poches. Pouvoir se payer de vrais gueuletons, et non pas se contenter du truc minable que l'on nous a servi. Ne pas être toujours obligé de compter ses misérables billets. Boire les meilleurs vins, être en une compagnie choisie. Et la nuit, et le jour, être dans une chambre claire avec cette fille-là ou avec quelqu'autre femme plus achevée. On serait si bien.

Le jeu ? Nous jouerons deux soirs de suite. Et nous perdrons, naturellement. Heureusement que les jetons étaient à 1 franc. Je me suis senti mordu. J'ai voulu me refaire. J'aurais perdu veau, vache, cochon, couvée. Avec la maison en prime!

Et puis le doyen, Bataillard, est venu, qui nous a ramenés à la maison.

En somme nous sommes encore de petits enfants que l'on doit chaperonner! Alors suivons le guide, pom, pam, pom, pam; nous aurions pu nous croire à un enterrement.

Le jour le car nous emmène à travers le pays qui reste fidèle à lui-même où que nous allions. Pays de pierre, terres de peu de valeur.

### Mercredi, troisième jour

Le meilleur de la semaine. A partir de nous partons à pied tandis que certains autres poursuivent en car pour s'en aller visiter la ville de Largentière.

Je porte le lourd sac à Chappuis rempli de victuailles sur la première partie du trajet. Un sac lourd, mais comme le chargement en a été fait avec soin, il se laisse porter sans trop de peine. Nous montons dans les montagnes. A midi arrêt dans un petit village nommé justement St-Point. (?) Nous nous installons près d'une petite église où Janine sonne midi à la grande stupeur des habitants de la maison voisine qui se sortent aux fenêtres et à celle de Bataillard qui la traite de sotte, voire de folle. Pauvre Bataillard, si seul en lui-même, en sa bien-séance d'où la fantaisie a été exclue à jamais depuis des lustres. Il est seul parmi nous, seul à l'avant, seul à l'arrière et jamais un sourire sur son visage.

Ce matin toilettes récrépies!

Nous étions hier au soir dans la chambre à Paccot et consorts. Assis sur les lits. Il y avait là le maître des lieux, Stalder, Denise, Agnès, Léchaire, Gessenay et moi assis sur une chaise. Ça rit, ça plaisante. J'ai tout de même un peu de peine à comprendre ce genre d'humour auquel je ne sais pas participer.



Mais revenons à notre journée, oublions qu'une certaine a bu pour se rendre intéressante et qu'elle décollait peut-être pour la première fois de sa vie, toute surprise de l'effet que ça vous fait, quand la cervelle se détache de votre boîte crânienne pour s'en aller seule au-delà.

Gess et Stalder chantaient à tue-tête sur les chemins de montagne. C'est une histoire de corbillard, et ils vous la serinent plus de vingt fois. Ça fait passer le temps. Chemins de pierre, sol inculte ou abandonné, jaune très souvent, surtout par le manque de pluie. L'Ardèche est une terre qui se dépeuple, une terre dure à ceux qui la cultivent encore. Voici partout des montagnes couvertes de buissons et d'une herbe maigre. On voit des marronniers parfois au hasard de notre promenade presque étrange, dans un pays peu peuplé et comme hors du monde, maintenant.

#### Jeudi soir

Ce soir mis du poil à gratter dans le lit du doyen alors qu'il était aux chiottes. Vingt-cinq ans et je fais là une farce d'un enfant de douze ans. Et pourquoi ? Parce qu'en somme j'en ai pas d'âge, et parce qu'aussi cette course et assommante et n'apporte guère de souvenirs. Et de ceux-ci, il en faut. Acte fait d'entente avec Paccot. Élément mineur d'un plus vaste projet qui aurait été de servir la classe entière. Les difficultés futures ? Les surmonter avec le plus grand calme et le sourire aux lèvres.

Hier, tandis que l'orage s'approchait, nous avons trouvé refuge sous un pont de la route par laquelle notre car devait nous reprendre. Des jeunes cherchent du bois. Ils le font en traversant la petite rivière.



Ils construisent un feu autour duquel nous nous assemblons tous. Le doyen, resté en retrait, toujours muré en lui-même, finit à son tour par nous y rejoindre. Il a le visage si fatigué. Il est plus à faire pitié qu'à blâmer.

Vendredi soir, buffet de la gare à Lausanne, minuit.

De retour à Lausanne. Précisément au buffet de la gare. Ouf! Je remonterai seul sur la Vallée. Je n'aurai d'obligation envers personne désormais. Seul avec moi-même. Je partirai d'ici à deux heures 28, et par un direct de nuit, j'arriverai à Vallorbe. Puis de là je m'acheminerais à pied jusqu'à chez moi, à huit kilomètres environ. Mais peut-être trouverai-je une voiture pour monter.

Buffet de la gare. Du monde à toutes les tables en dépit de l'heure tardive. Qui sont-ils, ces hommes et femmes arrêtés ici à passé minuit trente, maintenant ? Que font-ils, où vont-ils ? Un petit maillé allume une cigarette, un autre a l'oreille raccourcie. Tu regarderais bien, tu trouverais cent autres têtes de foire dans la salle.

Et je me souviens, maintenant, de notre course. Et mes images sont, il me semble, plus nettes que quand je les vivais. Le recul me fait du bien, me permet de mieux comprendre les choses et les gens.

Donc hier au soir, poil à gratter. Hélas, aucun effet. Des garçons et des filles ainsi que tous les jours, un doyen qui n'a pas été dérangé de la nuit.

Nous étions retourné au casino. C'était à Vals-les-Bains. L'orchestre jouait pour la dernière fois de l'année, la saison touristique s'achevait.

D'un côté le bar et la piste de danse, de l'autre le jeu de la roulette. Aucune lampe n'éclairait la piste. Seul un spot placé sur l'estrade de l'orchestre illuminait en de brefs éclairs, blancs ou rouges ou verts, les visages des danseurs. Il y avait plus de monde que d'habitude, pour cette dernière fois, et parmi ces danseurs, des couples évoluaient avec une aisance à envier. Une aisance née de l'habitude. J'ai toujours rêvé d'être bon danseur.

Etre bon danseur pour elle, comme pour toutes les autres qui viendront.

Salle d'attente. Endroit quand même plus tranquille que le buffet en laquelle j'attendrai plus d'une heure. J'écrirai.

La salle là-bas était rouge, de l'un de ces rouges d'étoffes, épais, sombre, mais lumineux tout à la fois. Tu étais en pull bleu, en pantalons de la même couleur, mais plus foncé. Je sentais ton corps chaud contre le mien, tes seins pressés sur ma poitrine et avec mes mains je pouvais toucher l'extrémité de tes cheveux qui te coulaient jusqu'à la taille.

Il était deux heures quand nous étions sortis du casino. Nous vîmes une lumière au sous-sol d'un bâtiment. Il s'agissait d'une crèmerie qui se tenait dans un ancien couvent de nonnes teint à la chaux. Nous y rentrâmes pour y manger des crêpes excellentes et pour y boire un formidable et étonnant petit cidre brut. Mais tous déjà ils étaient plongés dans un demi-sommeil comateux, alors que moi, seul, soudain j'aurais voulu chanter, monter sur les tables, crier, danser, faire la bamboula, quoi, pour une fois, pour la première fois vraiment de ma vie et peut-être, qui le sait pour la dernière. Je me connais. Austère en diable. L'occasion aurait pu faire le larron!



Retour à l'hôtel. Morne cortège de filles et de garçons n'attendant que leur lit, rien d'autre. Nous longeons les rues de cette ville morte. Nous entendons soudain le bruit de bouteilles s'entrechoquant dans le mystère d'une usine.

Hôtel perdu dans une vallée, avec une piscine derrière la maison et des gars qui s'y baignent au premier jour. Janine, belle et bronzée, au corps parfait, pourtant si peu désirable, et puis ces autres, comme des poissons dans l'eau. Couloir de l'hôtel où nous passons, frôlant les murs. Des clans se sont formés. Une classe se divise. Au matin une fille de la région nous sert, les yeux presque fermés.

Reprendre le car. Et dans les secousses de la route, dans le bruit du moteur, rêver dans un demi-sommeil, la tête appuyée contre la vitre.

En face de moi le grand tableau d'Interlaken, des bancs, et des gens sur les bancs, couchés ou assis, des bagages.

J'aurais voulu que Denise remonte avec moi. Peut-être lui aurais-je dit, là sur ce banc :

- Tu as froid ? Serre-toi contre moi, appuie ton épaule contre mon épaule et laisse moi caresser tes si jolis cheveux. Elle aurait été toute molle dans son immense fatigue. Elle se serait endormie. Oui, j'aurais aimé qu'elle soit là, simplement, petite présence féminine, avec son parfum, avec sa tendresse. Est-elle jolie ?

Acte de fraternité. Un type d'ici, un vieux, buriné par trop d'années, issu de la terre - est-il ivre ? - va vers un Italien, un vrai avec son capet noir, avec son visage à lui tanné par tous les soleils du sud, et

lui demande un peu de ce qu'il mange. Et l'autre rompt son pain et coupe sa viande pour l'offrir.

2 h 15. Il sera l'heure tout soudain. Voir bientôt si le train est attendu à son quai. Et puis y monter et avec lui foncer sur Vallorbe, cette gare du bout du monde et d'une tristesse à te faire désespérer de tout.

### Samedi soir, à la maison

Sale mouche, va! Des souvenirs me reviennent encore. Ces quelques journées maintenant revivent d'une seconde vie. En fait, quand je les ai quittés hier au soir, j'étais comme un fuyard. Puis-je l'expliquer? Ne les ai-je jamais aimés, mes petits camarades, ai-je cru à des choses qui n'existent pas, suis-je donc fondamentalement ce solitaire que la vie de groupe oppresse, anéantit?

Je suis donc arrivé ce matin à la gare de Vallorbe. C'est ça, gare déserte du bout du monde. Car plus loin, derrière les montagnes, il n'y a plus rien. La vie s'arrête-là, au bout de ces quais morts. Et quant aux gens qui poursuivent, ils partent pour un monde inconnu.

En route pour la Vallée par la route déserte. Je longe la ligne de chemin de fer pour retrouver enfin la route cantonale. J'ai passé auparavant près de la caserne où une seule fenêtre était allumée, un poste de garde, je présume. Un homme couché sous une couverture, des fusils alignés contre un mur. Tunnel sous les arbres, le vent souffle. Il fait si froid que j'ai passé mon pull noir.

Je marche et je me rends compte soudain que j'ai la forme, la toute grande. Et que ces huit kilomètres ne me feront pas peur.



J'en ferais vingt s'il le fallait. Mais le problème est que mon sac à main est lourd et que je ne sais trop comment le porter. Au bras, sur l'épaule, dans le dos ? J'ai trouvé, ma tête sert à soutenir mon bras et les poignées, le sac quant à lui repose sur mes épaules et sur mon dos.

On entend le vent dans les branches. La nuit pourtant est tranquille. Et ce retour, parce qu'il m'en rappelle d'autres, est comme un rite, un pèlerinage. Il me plaît d'accomplir un acte de volonté, de gagner en quelque sorte le droit au repos et à la tranquillité retrouvée. Je suis en fait heureux d'être dans ma peau, heureux aussi de sentir que je n'ai rien trahi.

On entend le bruit des sources perdues dans le fond noir du vallon fait de rochers et de forêts. On passe près du Reposoir où les aboiements possibles des chiens m'inquiètent. Même problème au Mont d'Orzeires. Je regarde le chalet pâle sous un rayon de lune.

Et puis voici le col de la Pierre à Punex. La Vallée enfin s'étend devant moi. Où je vois en premier le village avec ses lumières, et sur la gauche, le feu rouge de la ligne de chemin de fer. Je marche dans les champs de la Tornaz, je marche dans mes prairies, je suis dans et sur mon monde, j'ai enfin retrouvé ma terre.

Le chien à Britton aboie près de sa maison. Mais c'est si loin. Je marche sur le chemin du bord du lac. Le bruit des vagues accueille mon retour. Des vaches dorment près du chemin. Elles tournent lentement leur tête vers moi. Calme quasiment miraculeux de ces campagnes au coeur de la nuit. Et puis le village est là, je suis chez moi, il est presque cinq heures.

-13-

Les Charbonnières, le 3 septembre 1972.















